

Et il fut accepté...

Autor(en): **[s.n.]**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **68 (1929)**

Heft 46

PDF erstellt am: **12.07.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-222877>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

l'écurie avait trouvé deux vaches, les têtes passées dans le même lien ! — L'un de ses frères avait senti soudain sa tête grossir, s'enfler d'une façon si démesurée qu'en mon for intérieur je ne trouvais à la comparer, comme dimensions, qu'à notre grand cuveau à lessive !

Mon frère cadet et moi, nous nous tenions à l'écart, immobiles, sachant qu'en cas de bruit, c'était pour nous la fin des revenants et le lit sûr et prompt !

Mais avant l'attachage final, il y avait le drame du « moule des atriaux ! » chez nous la chose était éliminée, notre grand frère étant initié à ces mystères ; mais il me souvient d'une année où un jeune volontaire bernois séjournant chez nous, se trouva là le jour de la boucherie :

— Il te faut aller chez mon oncle, lui dit mon grand frère ; tu prendras une hotte et tu demanderas le « moule des atriaux » ; tu as bien compris. Tu trouveras ma tante et mes cousines qui te remettront cet instrument.

Surpris de ne pas revoir son messenger, mon frère sortit. Il vit le pauvre garçon devant la maison, assis sur le banc, pleurant comme une Madeleine.

— Pourquoi pleures-tu, Hans ?

— Ah ! mein Gott ! c'est la moule, toujours sonner !

Mon frère, intrigué, leva le linge dont tante et cousines avaient recouvert la hotte et il aperçut la vieille horloge, récemment remplacée et dont la sonnerie du réveil, remontée à point, avait mis celui-ci en émoi. Nos cousines connaissaient le rôle du moule des atriaux, se souvenant que leur propre Keubi, dans une même circonstance leur était revenu avec l'un de ces vans à nettoyer le froment.

Il n'y a pas à dire, la disparition du « moule des atriaux », et des « histoires de revenants » nous laisse des regrets. C. R.

Le Grand Jour. par Virgile Rossel, roman in-16° Editions Spès, Lausanne.

« Le Grand Jour ? Titre heureux, assurément, mais quelque peu énigmatique. Il pourrait s'appliquer aussi bien à la Révolution Vaudoise du 18 décembre 1830, qu'au mariage d'André de Martine et de Françoise Meillard, mariage qu'une lourde faute de jeunesse et la barrière d'une opinion extrêmement rigide sur le chapitre des mœurs rendirent fort difficile. Le nouveau livre de M. Virgile Rossel est, d'ailleurs, moins un roman historique qu'un roman tout court, dans la trame duquel s'insèrent tout naturellement les faits intéressants de l'époque et du milieu. Si ce « Grand Jour » n'est pas une reconstitution minutieuse, il est une large et palpitante évocation du Lausanne d'il y a un siècle. M. Rossel n'a rien écrit de plus attachant, ni de plus vivant, et l'on sent combien le canton de Vaud est devenu pour lui comme une seconde petite patrie. Et si la démocratie n'est plus à la mode, semble-t-il en 1930, on se rendra compte de ce qu'elle a été au temps des « Trois Glorieuses » et pourquoi nos ancêtres ont vu le « Grand Jour » dans le jour de son triomphe !

DANS LE PAYS DE ZOUG

LE haut plateau d'Einsiedeln, avec ses pâturages entourés de sapins noirs, est à la frontière de deux régions nettement caractérisées de la Suisse. Au nord, au delà de Schindellegi et du Mont-Etzel, c'est le lac de Zurich, la grande ville et la terre protestante ; au sud, voici la Suisse primitive, dont les pics déchiquetés entourent le lac des Quatre-Cantons, posé comme une étoile au milieu des petits cantons catholiques.

De l'esplanade d'Einsiedeln, dominée par les deux hautes tours du couvent, la route descend brusquement à travers la petite ville puis, après un coude brusque à Biberbrücke, elle gagne une petite vallée, aux aspects variés, une vallée où chaque nom de village rappelle un souvenir de bataille : Morgarten, Rotenturm, Sattel. Au dernier contour de la route, on aperçoit soudain le lac de Lowerz, d'un vert d'émeraude, étalé au pied des derniers contreforts du Righi et, vers l'est, au milieu de ses beaux vergers, se dresse la ville de Schwytz, que protègent les pointes élançées des deux Mythen.

Peu à peu, la route s'enfonce dans les arbres pour déboucher dans le bourg de Goldau, tout près duquel chevauchent, les uns sur les autres, en

une masse imposante, les énormes blocs de pierre qui, en 1806, se détachèrent du Rossberg et détruisirent plusieurs villages. Bientôt Arth apparaît au milieu de ses cerisiers et, quand on arrive sur le promontoire, on n'a plus, devant soi, qu'un petit pays formé de collines, aux pentes douces, qui descendent mollement vers un lac bleu-pâle. C'est Zoug, son canton et son lac.

Le canton de Zoug — le plus petit de la Suisse — n'a guère de frontières naturelles. C'est un pays à part. Vers le sud, il semble appartenir à la Suisse primitive parce que le Righi le domine de haut. Mais, à mesure que l'on chemine vers le nord, les collines s'abaissent et l'on entre résolument dans le plateau. A l'ouest, la longue ligne, bleu-indigo, que dessine le Lindenberg ferme l'horizon, tandis qu'au pied, la Reuss roule ses eaux pressées dans une plaine fertile et parfois marécageuse. La sévérité du paysage est assombrie par de longs rideaux de sapins coupés de près où l'on fauche les regains.

C'est un petit pays de collines vertes et bleues sur lesquelles le soleil glisse lentement, comme pour en adoucir les lignes trop accentuées. Pays rustique, possédant mieux que n'importe quelle autre contrée le charme de l'intermédiaire. Ce n'est plus la montagne ; ce n'est pas encore le plateau. Une route étroite longe le lac. Elle s'en va, toute droite, au milieu des vergers dont les arbres fruitiers montent, en longues lignes, jusqu'à mi-hauteur du Zougerberg. Ça et là, une cabane de pêcheur ou une maisonnette de vacances s'élève au bord de la grève. Un noyer vénérable se penche au-dessus des flots et vous invite à la flânerie.

Alors, on s'assied sur les premiers cailloux, on écoute l'eau qui clapote doucement et l'on admire cette nappe unie et tranquille qu'aucun souffle ne ride à cette heure. Le lac est désert ; pas une voile, pas un canot de pêcheur. Cependant vers le nord, à l'endroit où le bourg industriel de Cham élève ses cheminées d'usine au milieu des grands peupliers du rivage, on aperçoit une grosse araignée qui se meut sur les eaux. L'araignée se rapproche peu à peu et bientôt l'on distingue le seul bateau à vapeur qui sillonne les eaux de ce lac. Il glisse, lent et silencieux, laissant, derrière lui, quelques petites vagues qui se fondent bientôt dans la masse liquide, laquelle reprend son uniformité accoutumée.

A mesure que l'on chemine sur cette route étroite, les maisons de campagne et les villages se rapprochent, un trottoir apparaît et bientôt l'on pénètre dans la ville de Zoug, disposée en forme d'arc le long des eaux. Dans les quartiers extérieurs, il y a de jolies villas entourées de jardins aux fleurs magnifiques. Par les fenêtres ouvertes, on entend des appels et des éclats de rire, tandis qu'un gramophone nasille une valse à la mode.

Pénétrons au cœur de la cité ! Aussitôt l'on est conquis par le pittoresque des vieilles demeures bourgeoises. Comme à Schaffhouse, comme à Stein, il y a des façades en escaliers, ornées de fresques originales. Au-dessus des balcons fleuris, on aperçoit, ça et là, des fenêtres jumelles et de curieux pignons. De plus, Zoug a conservé ses vieilles fontaines héroïques. La plus belle de toutes est celle du banneret Pierre Kolin, lequel se fit tuer au combat d'Arbédô pour sauver la bannière de son canton. Les Zougois gardent fidèlement le souvenir de ce vaillant fils dont la statue se dresse au-dessus de la fontaine. Bien pris, dans son uniforme de guerre, casqué et barbu, il regarde droit devant lui, dans l'attitude qu'il dut avoir au moment où il barra la route aux Milanais, dans les champs d'Arbédô.

Zoug est une petite ville. Quand on a admiré la tour de l'horloge, parcouru la place principale et visité les ruelles adjacentes, on se trouve tout à coup sur la grande route, c'est-à-dire hors de la cité. Alors, on suit la courbe du lac. On passe sur la Lorze et l'on s'enfonce dans la campagne.

La beauté de ce pays, c'est aux heures indécises qu'il faut la découvrir. A l'aube, quand le soleil verse des flots de lumière sur les collines endormies ou bien au crépuscule quand le lac se voile

de brumes et que les montagnes lointaines prennent des teintes orangées.

Tandis que le soir tombe, on entend sonner l'angélus dans quelque couvent du voisinage. Le ciel se voile peu à peu. Une fumée indécise semble monter lentement vers le ciel ; elle s'étire un instant sur le lac, elle s'allonge, s'effile et disparaît dans le dernier rayonnement du crépuscule.

Tandis que la campagne s'enfonce doucement dans les ténèbres, on voit des lumières s'allumer partout sur les montagnes. Et bientôt, sous le ciel d'août, criblé d'étoiles, il n'y a plus que les crêtes du Righi qui brillent du vif éclat de leurs milliers de lampes électriques. Jean des Sapins.

Comment Adam a été élevé. — Marie, qui a quatre ans, venait de l'école, et racontait les belles choses qu'elle venait d'apprendre. Quand elle eut fini, son père dit :

— Tu nous dit qu'Adam fut le premier homme.

— Oui, dit la petite, et il n'a eu ni père ni mère.

— Eh bien ! dit le père, en simulant l'étonnement. Je me demande comment il a fait pour vivre.

— Je pense, dit Marie, qu'il a été élevé à la boutique.

Et il fut accepté... — Je dépose toute ma fortune à vos pieds, ma bien-aimée.

— Votre fortune ! Je ne savais pas que vous aviez de l'argent.

— Je n'en ai pas beaucoup, mais il en faut bien peu pour couvrir ces petits pieds mignons !

PLUIE ET TEMPÊTE A VOLONTÉ

VOICI, nous avons en perspective une révolution qui laissera loin derrière elle toutes les guerres, même les plus atroces de l'histoire.

C'est à l'autre bout du monde que la nouvelle a pris naissance. Un ingénieur Cubain vient de porter une main sacrilège sur la part que nous avons toujours attribuée à la Providence : la pluie et le beau temps, la neige et les orages.

Cet homme redoutable aurait inventé un mélange gazeux-aqueux, de prix modique, qui, répandu par des avions dans les hautes régions de l'atmosphère créera, sans danger pour les pauvres bougres qui se démenent sur la terre, des nappes de nuages artificiels, capables d'absorber les rayons solaires et d'amener sur la terre, sur les points choisis, la fraîcheur, la pluie ou la neige.

Et voici que par décision du Département militaire, section des aéro, l'escadrille de la pluie prendra son vol pour assurer l'arrosage des salades et des petits pois.

Et tant pis si la vigne et les avoines en crévent. Ou réciproquement.

Nous voyons d'ici les batailles qui feront rage sur les terrains d'envol. Les canons pare-grêle descendront les avions porte-pluie comme des perdreaux après que des moissonneuses blindées auront permis leur départ.

A Lausanne, le Conseil communal délibérera sur un volcan. Le samedi, les comités de foot-ball s'entr'égorgent avec les directeurs de théâtre, kursaal et de ciné.

Les marchands de parapluies et les modistes régleront le différend à coup de cannes.

Durant cette semaine d'élection, les candidats ne promettaient que la lune. Et la plupart des nuits ils tenaient leurs promesses. A l'avenir, il faudra qu'il l'annonce rousse ou blanche avec un ciel très sec.

Ce ne sera plus pour la queue de la poêle qu'on se battra, mais pour l'anse de l'arrosoir.

La voici la vraie guerre, elle vient la grande révolution, le grand soir des secs et des humides.

JE CHERCHE UNE BONNE

LE vieille pimbèche au nez pointu, à l'air autoritaire, pénètre dans un bureau de placement et dit d'un ton sec :

— Je voudrais une bonne sachant coudre, laver, repasser, faire la cuisine, traire les vaches et soigner les enfants. Ce serait pour l'emmener à la campagne, où j'habite avec ma fille et mon genre. C'est moi qui dirige le ménage. Avez-vous une personne de confiance à me proposer ?

— Certainement, madame... Mais pour la question des gages ?...